

La nuit de Noël du poète
Pedro Antonio de Alarcón y Ariza
1855



Gloubik Éditions
2021

Ce texte a été réalisé à partir de la copie de ***La Nochebuena del Poeta*** disponible sur Archive.org. Les illustrations en proviennent.

Pedro Antonio de Alarcón y Ariza a rédigé ce texte en 1855. Toutes fois je n'ai pas réussi à déterminer l'année exacte de première publication.

Merci ne pas me tenir des éventuelles faiblesses de la traduction.

Ce document vous est offert. Ce n'est pour autant que vous êtes autorisés à le vendre en l'état.

© Gloubik éditions pour l'illustration de page de titre et la traduction.



Pedro Antonio de Alarcón
(1833-1891)

**Dans un beau coin
d'Andalousie
il y a une vallée riante...
Que Dieu la bénisse !
Que dans cette vallée
J'ai des amis, des amours,
frères, sœurs, pères."**

(De El Látigo)

I

Il y a bien des années (j'avais alors sept ans !), au crépuscule d'un jour d'hiver, et après avoir dit trois Ave Maria à l'heure des prières, mon père me dit d'une voix solennelle :

— Pierre, ce soir, tu ne te coucheras pas en même temps que les poules. Tu es grand maintenant, et tu dois dîner avec tes parents et tes frères et sœurs aînés... Ce soir, c'est la nuit de Noël.

Je n'oublierai jamais la joie avec laquelle j'ai entendu ces mots.

Je me coucherais tard !

Je jetai un regard de mépris à ceux de mes frères qui étaient plus jeunes que moi, et je me mis à réfléchir à la manière dont je pourrais raconter à l'école, après l'Épiphanie, ma première aventure, ma première escapade, la première dissipation de ma vie.

II

C'était déjà l'Esprit, comme on dit dans mon village.

Dans mon village, à quatre-vingt-dix lieues de Madrid, à mille lieues du monde, dans un repli de la Sierra Nevada !

Je crois encore vous voir, pères et

frères ! Un énorme tronc de chêne crépitait au milieu de l'âtre; la large cloche noire de la cheminée nous abritait; dans les coins se trouvaient mes deux grands-mères, qui restaient chez nous ce soir-là pour présider la cérémonie familiale ; ensuite mes parents, puis nous, et entre nous, les domestiques...

Car à cette fête, nous représentions tous la Maison, et nous devions tous être réchauffés par le même feu.

Je me souviens, oui, que les serviteurs étaient debout et les servantes recroquevillées ou agenouillées. Leur humilité respectueuse les empêchait de s'asseoir.

Les chats dormaient au centre du cercle, la queue tournée vers le feu.

Quelques flocons de neige tombaient dans le conduit de la cheminée, sur le chemin des elfes !

Et le vent sifflait au loin, nous parlant
des absents, des pauvres, des vagabonds !

Mon père et ma sœur aînée jouaient de
la harpe, et je les accompagnais, malgré eux,
avec un grand zambomba que j'avais fabri-
qué l'après-midi même à partir d'une cruche
cassée.

Connaissez-vous la chanson des Agui-
naldos, celle qui est chantée dans les villages
à l'est de Mulhacem ?

Eh bien, c'était le but de notre concert.

Les servantes étaient chargées de la
partie vocale, et elles chantaient des cou-
plets comme ceux qui suivent :

**Ce soir, c'est la nuit de Noël,
et demain Noël ;
Sors la bouteille, Maria,
Je vais me soûler.**

Et ce n'était que bousculade et agita-



1. APOTÉOSIS DEL PAGO.—2. BUENA NOCHE LES ESPERA.—3. PENSANDO EN ÉL.—4. EN LA PLAZA MAYOR.—5. EN LA PLAZA DE SANTA CRUZ.—6. DELANTE DEL NACIMIENTO.
7. LOS REOS EN CÁRCEL.—8. LA FAMILIA FELIZ.—9. SOLA EN EL MUNDO!—10. ¡ASÍ ACABA TODO!—11. DE REGRESO AL PUEBLO.—12. A LA MISA DEL GALLO.
13. REGALOS BUENOS Y ÚTILES.—14. ¡AGUINALDO!—15. RESULTADO FINAL: EL DINERO SE ESCAPA DE ENTRE LAS MANOS.
(Composicion y dibujo de Riadavets.)

tion, que gaieté. Les roscos, les mantecados, l'alajú, les bonbons fabriqués par les religieuses, le rosoli, l'aguardiente de guindas circulaient de main en main... Et il était question d'aller à la messe de minuit, et aux bergers à l'aube, et de faire du sorbet avec la neige qui recouvrait la cour, et de voir la crèche que nous, les garçons, avions montée dans la tour...

Soudain, au milieu de cette joie, cette chanson est venue à mes oreilles, chantée par ma grand-mère paternelle :

**La Nuit de Noël est venue,
La Nuit de Noël s'en va,
et nous partirons
et nous ne reviendrons pas.**

Malgré mon jeune âge, cette chanson a glacé mon cœur.

Et c'est ainsi que tous les horizons mélancoliques de la vie s'étaient soudain dé-

ployés devant mes yeux.

C'était un ravissement d'intuition indigne de mon âge ; c'était un pressentiment miraculeux ; c'était l'annonce des ennuis ineffables de la poésie ; c'était ma première inspiration... C'est pourquoi j'ai vu avec une merveilleuse lucidité le destin fatal des trois générations qui étaient là ensemble et qui constituaient ma famille. C'est pourquoi mes grands-mères, mes parents et mes frères m'apparaissaient comme une armée en marche, dont l'avant-garde entrait déjà dans la tombe, tandis que l'arrière-garde n'avait pas encore quitté le berceau. Et ces trois générations formaient un siècle ! Et tous les siècles seraient les mêmes ! Et le nôtre disparaîtrait comme les autres, et comme tous ceux qui suivront !...

**La Nuit des Rois arrive,
la Nuit de Noël s'en vient, la Nuit
de Noël s'en va...**

Telle est l'implacable monotonie du temps, le pendule qui oscille dans l'espace, la répétition indifférente des faits, contrastant avec nos années-lumière de pèlerinage sur terre...

Et nous allons partir et ne plus revenir !

Un concept horrible, une sentence cruelle, dont la clarté finale fut pour moi comme le premier avertissement que la mort me donna, comme le premier geste qu'elle me fit de la morosité de l'avenir !

Alors mille nuits de Noël passées défilaient devant mes yeux, mille foyers éteints, mille familles qui avaient dîné ensemble et qui n'existaient plus ; d'autres enfants, d'autres joies, d'autres chansons perdues à jamais ; les amours de mes grands-mères, leurs costumes abolis, leur jeunesse loin-

taine, les souvenirs qui les assaillaient à ce moment-là ; l'enfance de mes parents, la première nuit de Noël de ma famille ; toutes ces joies de ma maison avant mes sept ans...

Et puis j'ai deviné, et mille autres nuits de Noël ont défilé devant mes yeux aussi, qui viendraient périodiquement, nous privant de la vie et de l'espoir, des joies futures auxquelles nous tous, présents aujourd'hui, n'aurions aucune part... mes frères, qui seraient dispersés sur la Terre ; nos parents, qui mourraient naturellement avant nous ; nous seuls dans la vie ; le dix-neuvième siècle remplacé par le vingtième siècle ; ces braises devenues cendres ; ma jeunesse évaporée, ma vieillesse, mon enterrement, mon souvenir posthume, l'oubli de moi ; l'indifférence, l'ingratitude avec lesquelles mes petits-enfants vivraient de mon sang, riraient et se réjouiraient, quand les vers profaneraient



1. SERES FELICES.—2. ¡TAMBIEN TUVO COCHE!—3. PARA LA NOCHE ETERNA.—4. FILOSOFANDO....—5. EN LAS PEÑUELAS.—6. EL PREMIO GRANDE.
(Composicion y dibujo de Rindavets.)

dans ma tête le lieu où je concevais alors toutes ces pensées...

Une rivière de larmes coula de mes yeux. On me demanda pourquoi je pleurais, et, comme je ne le savais pas moi-même, comme je ne pouvais pas le discerner clairement, comme je ne pouvais en aucun cas l'expliquer, on interpréta que j'avais sommeil, et on m'ordonna d'aller me coucher...

Je pleurai donc de nouveau à cette occasion, et c'est ainsi que mes premières larmes philosophiques et mes dernières larmes enfantines se réunirent, et je peux dire maintenant que cette nuit sans sommeil, où j'entendis de mon lit le bruit joyeux d'un souper auquel je n'assistai pas parce que j'étais trop enfant (comme on le pensait alors), ou parce que j'étais trop homme (comme je le pense maintenant), fut l'une des plus amères de ma vie.

J'ai dû m'endormir après, car je ne me souviens pas si la messe de minuit, la messe des bergers et le sorbet projeté sont restés ou non dans la conversation.

III

Où est mon enfance ?

Il me semble que je viens de raconter un rêve.

Diable ! grande est la Castille !

Ma grand-mère paternelle, celle qui chantait la copla, est morte il y a longtemps.

Mais mes frères et sœurs sont mariés et ont des enfants.

La harpe de mon père disparaît parmi les vieux meubles, cassée et non cordée.

Je n'ai pas dîné chez moi depuis quelques nuits de Noël.

Mon village a disparu dans l'océan de ma vie, comme un îlot abandonné par le navigateur.

Je ne suis plus ce Pierre, cet enfant, ce foyer d'ignorance, de curiosité et d'angoisse qui a pénétré en tremblant dans l'existence.

Je suis maintenant... rien de moins qu'un homme, un habitant de Madrid, confortablement installé dans la vie, et qui se réjouit de sa large indépendance, en tant que célibataire, en tant que romancier, en tant que bénévole de l'orphelinat, avec des favoris, des dettes, des amours !!!!

Oh ! quand je compare ma liberté actuelle, ma vie publique, le théâtre immense de mes opérations, mes premières expériences, mon âme découverte et tempérée

comme un piano un soir de concert, mes audaces, mes ambitions et mes dédains ! avec ce petit gamin qui jouait de la zambomba il y a quinze ans dans un coin d'Andalousie, je souriait, et j'ai même éclaté de rire, ce que je considère comme bon enfant, tandis que mon cœur solitaire distille dans sa caverne lugubre, en essayant de n'être vu de personne, une pure larme d'infinie mélancolie...

Sainte larme, qu'un timbre-poste transporte jusqu'à la maison tranquille où mes parents vieillissent !

IV

Alors passons aux choses sérieuses ; car, comme disent les garçons dans les rues de Dieu :

Ce soir, c'est la Nuit de Noël
Et ce n'est pas une nuit pour dormir,

**Car la Vierge est en travail
Et à minuit, elle accouchera.**

Où vais-je passer la nuit ?

Heureusement, je peux choisir.

Et, si ce n'est pas le cas, voyons voir.

Nous sommes le 24 décembre 1855 à
Madrid.

Nous connaissons le nom des serveurs
dans les cafés.

Nous traitons avec les poètes renommés,
des demi-dieux, d'ailleurs, pour les amateurs du lieu.

Nous visitons les coulisses des
théâtres, et les acteurs et chanteurs nous
serrent la main.

Nous pénétrons dans les rédactions
des journaux, et sommes initiés à l'alchimie

qui les produit... Nous avons vu les doigts des typographes souillés par le plomb des mots, et les doigts des écrivains souillés par l'encre de l'idée.

Nous avons une place dans une tribune du Congrès, du crédit dans les auberges, des comités qui nous apprécient, un tailleur qui nous soutient...

Nous sommes heureux ! Notre ambition d'adolescent est réalisée. On peut s'amuser beaucoup ce soir. Nous avons pris les terres. Madrid est un pays conquis. Madrid est notre patrie ! Vive Madrid !

Et vous, jeunes provinciaux, qui, au crépuscule, en automne, solitaires et tristes, prenez vos désirs impuissants de venir à la cour pour une promenade à la campagne ; vous qui vous sentez poètes, musiciens, peintres, orateurs, et qui détestez votre ville,

et ne parlez pas à vos parents, et pleurez d'ambition, et pensez à vous suicider... vous... éclatez d'envie, comme j'éclate de plaisir !

V

Deux heures se sont écoulées.

Il est neuf heures du soir.

J'ai de l'argent.

Où vais-je dîner ?

Mes amis, plus heureux que moi, oublieront leur solitude dans le vacarme d'une orgie.

— La nuit est au vin ! s'exclamaient-ils tout à l'heure.

Je ne voulais pas faire partie de la

EPISODIOS DE NOCHE-BUENA.



La sopa económica.



¡¡¡¡¡¡¡¡



Esta noche es noche buena,
Y no es noche de dormir.



Y quiero que no escribamos tragedias...



Mio es el mundo: como el aire libre,
otros trabajan porque coma yo.



Mi Agusto es en Diciembre.



Voy á pelearle el gajualdo.



El calor del invierno.



¡Quita fuera gato,
Que entrar pudiera!...



Lo mismo que el año pasado.

fête... J'ai déjà traversé, sans me noyer, cette mer rouge de la jeunesse.

— La nuit est faite de larmes ! leur ai-je répondu.

Mes rencontres se font dans les théâtres... Les Madrilènes célèbrent la Nativité de Notre Seigneur Jésus-Christ en écoutant les bêtises des humoristes !

Certaines familles, dans lesquelles je suis étranger, ont voulu me faire l'aumône de leur chaleur domestique, en m'invitant à manger... car nous ne dînons plus !... Mais je n'y suis pas allé. Je ne veux pas de ça. Je cherche mon repas de Pâques, mon goûter de Noël, ma maison, ma famille, mes traditions, mes souvenirs, les vieilles joies de mon âme... la religion qu'on m'a enseignée dans mon enfance !

VI

Ah ! Madrid est une auberge.

Les nuits comme celle-ci, on sait ce qu'est Madrid.

Il y a dans la cour une population flottante, hétérogène, exotique, que l'on pourrait comparer à celle des ports francs, des prisons, des maisons de fous.

C'est ici que s'arrêtent tous les voyageurs en route vers l'avenir, vers le royaume fantastique de l'ambition, ou ceux qui reviennent de la misère et du crime...

La belle femme vient ici pour se marier ou se prostituer.

La pasiega déshonorée pour se reproduire.



PREPARATIVOS PARA LA CENA.

DIBUJO DE MÉNDEZ BRANGA.

Le petit seigneur vient ici pour se ruiner.

L'homme littéraire pour la gloire.

Le député pour devenir ministre.

L'homme inutile pour un travail.

Et le sage, l'inventeur, le comédien, le géant, le nain ; celui qui a une bizarrerie dans l'âme, comme celui qui a une bizarrerie dans le corps ; le monstre à sept bras ou à trois nez, comme le philosophe à deux yeux ; le charlatan et le réformateur ; celui qui écrit des mélodies et celui qui fabrique des faux billets, tous viennent habiter un moment dans cette immense pension.

Ceux qui parviennent à se faire remarquer, ceux qui trouvent quelqu'un pour les acheter, ceux qui s'enrichissent à leurs dépens, deviennent aubergistes, propriétaires,

maîtres de Madrid, oubliant le sol sur lequel ils sont nés...

Mais nous, les promeneurs, les locataires, les étrangers, réalisons ce soir que Madrid est un bivouac, un exil, une prison, un purgatoire...

Et pour la première fois de l'année, nous savons que ni le café, ni le théâtre, ni le casino, ni l'auberge, ni la tertulia ne sont notre maison ?

De plus, nous savons que notre maison n'est pas notre maison !

VII

La Maison, cette demeure si sacrée pour l'ancien patriarche, pour le citoyen romain, pour le seigneur féodal, pour l'Arabe ; la Maison, arche sainte des pénates, temple

de l'hospitalité, tronc de la race, autel de la famille, a complètement disparu dans les capitales modernes.

La Casa existe toujours dans les villes de province.

Dans celles-là, notre maison est presque toujours la nôtre...

À Madrid, elle appartient presque toujours au propriétaire.

En province, au moins, la maison nous appartient depuis vingt, trente, quarante ans parfois...

À Madrid, on déménage tous les mois, ou au plus tard tous les ans.

En province, l'aspect de la maison est toujours le même, sympathique, affectueux... elle vieillit avec nous ; elle nous rappelle notre vie ; elle conserve nos traces...

À Madrid, la façade est rénovée toutes les années bissextiles, les chambres sont habillées de tentures propres, les meubles que notre contact a consacrés sont vendus.

Là, tout le bâtiment nous appartient : la cour herbeuse, la basse-cour pleine de poules, le toit joyeux, le puits profond, terreur des enfants, le pigeonnier monumental, les tonnelles larges et fraîches...

Ici, nous habitons un demi-étage, tapissé de papier, divisé en petites chambres, sans vue sur le ciel, pauvre en air, pauvre en lumière.

Ici, il y a l'affection de voisinage, un juste milieu entre l'amitié et la parenté, qui lie toutes les familles d'une même rue...

Ici, on ne connaît pas celui qui fait du bruit au-dessus de notre tête, ni celui qui meurt derrière la cloison de notre chambre,



et dont le râle nous empêche de dormir !

En province, tout est souvenirs, tout est amour local : d'un côté, la chambre où nous sommes nés ; de l'autre, la chambre où notre frère est mort ; d'un côté, la pièce non meublée où nous jouions quand nous étions enfants ; de l'autre, le cabinet où nous avons écrit nos premiers vers... et, à un certain endroit, sur la corniche d'une colonne, dans un ancien plafond à caissons, le nid d'hirondelles, où deux époux fidèles, deux oiseaux d'Afrique, viennent chaque année élever une nouvelle progéniture...

À Madrid, tout cela est inconnu.

Et la cheminée ? et l'âtre ? et cette pierre sacro-sainte, froide en été et pendant les absences, chaude et caressante en hiver, lors de ces nuits heureuses où tous les enfants se rassemblent autour de leurs parents,

parce qu'il y a des vacances scolaires, et que les mariés sont venus avec leurs petits, et que les absents, les enfants prodigues, sont rentrés dans le giron de leur famille ? Et cette maison... dis-moi... Où se trouve cette maison dans les maisons de la cour ?

Est-ce la cheminée française, faite de bronze, de marbre ou de fer, qui est vendue dans les magasins en gros et au détail, et même louée si nécessaire ?

La cheminée française ! Voici le symbole d'une famille bourgeoise ! Voici votre maison, Madrilènes ! Une maison soumise à la mode ; qui se vend quand elle est vieille ; qui change de pièce, de rue et de pays : une maison, en somme (et cela dit tout), qui s'engage dans un jour de trouble !

VIII

Je passais dans une rue, et j'entendais la chanson fatidique de ma grand-mère chantée au-dessus de ma tête, au milieu du bruit des verres et des assiettes et des rires des filles joyeuses :

**La Nuit de Noël s'en vient,
La Nuit de Noël s'en va,
et nous partirons
et nous ne reviendrons jamais.**

— Voici (me disais-je) une maison, un foyer, une joie, une soupe aux amandes et une dorade, que je pourrais acheter pour trois ou quatre napoléons.

À ce moment-là, une mère m'a demandé l'aumône, portant deux enfants : un dans ses bras, enveloppé dans son châle effiloché, et un plus grand, qui lui tenait la main. Les deux pleuraient, et la mère aussi !

IX

Je ne sais pas comment je suis arrivé dans ce café, où j'entends le son de minuit, l'heure de la Nativité !

Ici, seul, bien que beaucoup de gens s'affairent autour de moi, j'ai analysé la vie que j'ai menée depuis que j'ai quitté la maison de mon père, et pour la première fois j'ai été horrifié par cette lutte douloureuse du poète à Madrid ; une lutte dans laquelle il sacrifie tant de paix, tant d'affections, à une vaine ambition.

Et j'ai vu les bardes du dix-neuvième siècle transformés en gazettes, la Muse, ciseaux à la main, déchirer ceux qui, dans d'autres siècles, auraient chanté l'épopée de la patrie, et qui, aujourd'hui, reprennent des articles de fond pour réhabiliter un parti et gagner cinquante duros par mois !...



VILLANCICOS,
DIBUJO DE MUÑOZ LUCENA.

Pauvres fils de Dieu ! Pauvres poètes !

Dit Antonio Trueba (à qui je dédie cet article) :

**Je trouve tant d'épines
dans ma journée,
que mon cœur souffre,
mon âme souffre...**

Voici ma Nuit de Noël du présent, ma
Nuit de Noël d'aujourd'hui !

Puis j'ai tourné mes yeux vers les Nuits
de Noël de mon passé, et, franchissant la distance avec mes pensées, j'ai vu ma famille, qui en cette heure pathétique me manquera ; ma mère, frémissant chaque fois que le vent gémit dans le conduit de cheminée, comme si ce gémissement pouvait être le dernier de ma vie ; certains disant : "Il était là cette année-là !" d'autres : "Où est-il maintenant ?"

Oh, je ne peux pas continuer plus long-

temps ! Je vous salue tous avec mon âme, mes chéris ! Oui, je suis un ingrat, un ambitieux, un mauvais frère, un mauvais fils... Mais hélas encore et hélas cent mille fois ! Je sens en moi une force surnaturelle qui me porte en avant et me dit : "Tu seras !" Une voix de malédiction que j'entends depuis que je suis couché dans mon berceau !

Et que vais-je devenir, homme misérable, que vais-je devenir ?

**Et nous allons partir
Et nous ne reviendrons plus.**

Ah ! Je ne veux pas aller. Je veux revenir : je m'immole trop dans la compétition pour ne pas être victorieux : je triompherai dans la vie et triompherai dans la mort... Cette angoisse infinie de mon âme ne sera-t-elle pas récompensée ?

...

Il est trop tard.

La chanson du défunt ne cesse de passer au-dessus de ma tête :

La Nuit de Noël arrive...

Ah, oui ! d'autres Nuits de Noël viendront, me suis-je dit, en me rappelant combien je suis jeune.

Et j'ai pensé aux Nuits de Noël de mon avenir.

Et j'ai commencé à former des châteaux dans l'air.

Et je me suis vu au sein d'une famille à venir, au second crépuscule de la vie, quand les fleurs de l'amour portent déjà leurs fruits.

Cette tempête d'amour et de larmes dans laquelle je sombrais s'était apaisée, et

ma tête reposait tranquillement dans le giron de la patience, ceinte des fleurs mélancoliques des dernières amours véritables.

J'étais déjà un mari, un père, le chef d'une maison, d'une famille !

Le feu d'une maison inconnue brillait au loin, et dans sa lumière vacillante, je voyais des êtres étranges qui me faisaient trembler de fierté.

C'étaient mes enfants !

Puis j'ai pleuré...

Et j'ai fermé les yeux pour continuer à voir cette clarté rougeâtre, cette apparition prophétique, ces êtres qui ne sont pas nés...

La tombe était déjà très proche... Mes cheveux blanchissaient...

Mais qu'importe maintenant, n'ai-je

pas laissé la moitié de mon âme dans la mère de mes enfants, n'ai-je pas laissé la moitié de ma vie dans ces enfants de mon amour ?

Hélas, c'est en vain que je voulais reconnaître l'épouse qui partageait avec moi, là-bas, le crépuscule de l'existence ?

La future compagne que Dieu m'a destinée, cette inconnue de mon avenir, me tournait le dos à ce moment-là...

Non : je ne pouvais pas la voir ! Je voulais chercher un reflet de ses traits dans les visages de nos enfants, et l'être a commencé à s'effacer.

Et quand sa chaleur eut complètement disparu, je pouvais encore la voir...

C'est que je sentais sa chaleur à l'intérieur de mon âme ! Puis j'ai murmuré pour la dernière fois :

La Nuit de Noël s'en va...

Et je me suis endormi..., peut-être
mort.

Quand je me suis réveillé, la Nuit de
Noël était déjà passée.

C'était le premier jour de Pâques.

